

LA VIGIE

JOURNAL DE DEMOCRATIE SOCIALE

DES ILES SAINT-PIERRE & MIQUELON



ABONNEMENTS:

Saint-Pierre. — un an.... 9 fr. 00
Union postale. — un an.... 12 fr. 00

Directeur : Alph. POIRIER-BOTTREAU.

INSERTIONS:

Une à six lignes. 3 fr. 00
Réclames. 0 fr. 50
Faits divers. 1 fr. 00

Vers la Paix...

Je viens de France.

J'ai quitté, pour quelque temps, mon cher grand País, mes confrères, mes amis et une affection qui m'est bien douce... et là-bas, tout là-bas, en notre belle province angevine, où maintenant les fleurs refléussent, j'ai laissé ma vieille mère, inquiète et tourmentée....

Et je vous apporte, avec mon journal, un peu de la bonne humeur et du bruit de Paris.

Et surtout, comme le missionnaire bien loin de sa grande patrie, je viens et je *veux* vous prêcher la paix.

St-Pierre en ce moment, traverse une double crise.

La crise économique. Si la campagne de pêche, cette année, est encore infructueuse, si les ouvriers ne trouvent point un travail vraiment ré-

munérateur, si le haut commerce ne reprend pas un essor nouveau, c'en est fait de votre colonie. Beaucoup d'entre vous se verront dans l'obligation pénible d'aller ailleurs gagner leur pain et de se bâtir un incertain foyer... d'emporter avec eux, vers l'exil, leur femme et leurs enfants....

La crise sociale. C'est la discorde et l'agitation des esprits. La division règne partout, à l'atelier, sur le port, dans les rues, et même — faut-il le dire ? — jusque dans vos familles.

A quoi bon, je vous le demande, toutes ces chicanes, toutes ces calomnies ? Au lieu d'unir vos efforts, votre courage, que je sais énergique, et votre bonne volonté pour essayer de vaincre, coûte que coûte et quand même, le sort malchanceux, vous gaspillez bêtement — laissez-moi vous le dire — votre temps à ces discussions et à ces racontars de concierge... Tout ça, c'est du grand enfantillage, et qui ferait sourire... si vraiment il n'y avait pas une pareille misère et un si cruel lendemain.

L'autre jour en passant par vos rues, je voyais,

en lettres majuscules ces mots affichés : « *Pas de politique dans le malheur* ».

C'est entendu ! Pas de politique ! je ne demande pas mieux.

Aussi bien, je crois, elle serait inutile ici. Vous êtes tous des citoyens dévoués aux principes de la République. Je le suis comme vous.

Tous, vous êtes des français toujours fidèles à la grande France de là-bas, notre mère-patrie. Je le suis autant que vous.

Socialistes, vous l'êtes aussi (en ce sens que vous désirez la diminution de la souffrance, le mieux-être de la classe laborieuse et la cordiale union du riche et du pauvre). Je le suis plus que vous.

Vous êtes catholiques ! Et vous voulez une église le plus tôt possible. C'est votre droit, car la foi religieuse d'un peuple — quelle que soit sa croyance — doit être respectée. Alors, bâtissez une église, dès demain, tout de suite. Il ne tient qu'à vous, puisque l'on vous propose — sans emprunt d'aucune sorte — les capitaux nécessaires.

No 1 Feuilleton de « LA VIGIE »

Amour Sauvage

PAR

BRU DE ST-POL LIAS

PRÉFACE

qui n'est qu'une « précaution oratoire »

Vous n'avez pas d'anthropophages dans vos relations ? — Non. — Donc vous connaissez peu les anthropophages ; vous vous faites d'eux, très probablement, la plus fautive idée : celle de fauves cherchant leur proie, d'ogres flairant la chair fraîche !... Et vous serez surpris en les voyant sous un jour différent, inattendu...

Si ce roman vous les fait mieux connaître, ce sera la son utilité ; si la surprise est grande, ce sera son attrait.

Mais une grande surprise fait naître des sentiments irréfléchis, souvent injustes. Vous seriez capable, dans le cas où mes héros vous seraient sympathiques, de m'accuser de prosélytisme, de me soupçonner peut-être de vouloir provoquer la création à la Sorbonne — où il y a maintenant tant de place ! — à côté de la chaire de Bouddhisme, d'une chaire d'anthropophagie !

Est-ce ma faute, pourtant, s'il se trouve des sociétés de cannibales, dont le rapprochement avec la notre ne soit pas toute à la louange de notre exquise civilisation ? si ces dévorants ont plus de générosité, une somme de bienveillance sociale surtout, plus grande que nous-mêmes ? si notre beau monde produit des types d'égoïsme, de cupidité et de férocité qui leur feraient horreur ! — On verrait chez eux des hommes mangés, mais pas des hommes exploités aussi cruellement que chez nous — et l'on y chercherait en vain, à côté de gens qui regorgent de tout des malheureux qui meurent de misère !

Ne me faites pas dire, ni que j'admire cette pureté de mœurs, ni que j'attribue à l'anthropophagie ce qui fait la supériorité — relative (!) — des sociétés où elle fleurit encore... Je vous l'avouerai, dût ma franchise me diminuer à vos yeux : je n'ai jamais mangé de chair humaine !

Puiss-je, au contraire, en appelant l'attention sur les anthropophages, inspirer aux philanthropes qui poursuivent avec tant d'ardeur leur croisade humanitaire contre l'esclavage, la pensée d'extirper d'abord de l'humanité une coutume plus répugnante encore à notre éducation distinguée.

de ST-POL

LE ROI DE LA FORÊT

I

Il était grand, gros, roux, poilu, ventru. Sa carrure athlétique, ses pectoraux proéminents, largement développés, le gros ballon qui formait le bas de son buste, tendant sa peau bleuâtre comme un fond de sac bien rempli, étalant sa nudité avec

son impudeur bestiale, ses membres noueux, sa physionomie grave et fière dénotaient un mâle en pleine force.

Ses deux bras nerveux, démesurément longs, tendus en V au dessus de sa tête, accrochaient négligemment, à une forte branche, deux doigts osseux de chaque main, supportant sans effort son corps énorme, tandis que ses jambes, ou, si l'on veut, ses bras inférieurs de quadrupède, très courts, tenaient à demi fermées, de chaque côté de son ventre, leurs mains inoccupées.

Sa tête aplatie par le haut, au front fuyant de brute, émergeait à peine de ses épaules, le menton relevé, dans une attitude superbe. — Sous les arcades sourcillières, qui formaient la ligne culminante de son visage, deux yeux ronds étaient percés tout près l'un de l'autre, de chaque côté d'un nez camard, sous lequel s'avancait sa forte machoire amplement enveloppée de lèvres bleues, très mobiles. Les mouvements en avant de ces longues lèvres lui donnaient des mines réfléchies, étonnées ou dédaigneuses, pleines de bonhomie. — Son regard fixe, reposé, intelligent, humain semblait sonder l'insondable profondeur des feuillées qui l'entouraient, encore sombres, à cette heure matinale, avant le lever du jour.

Il eut un large baillement qui fendit sa bouche de l'une à l'autre de ses oreilles aux petits pavillons secs, recroquevillés, et découvrit une denture blanche formidable, dont les quatre caninés n'eussent pas déparé la machoire d'une panthère.

Puis il sembla prendre son parti, — et, faisant le mouvement de trapèze qu'on appelle, en gymnastique, un rétablissement, il éleva son buste à la hauteur de la branche à laquelle il était suspendu. La saisit de ses mains inférieures, s'y dressa tout debout, tendant en haut ses longs bras pour atteindre une branche nouvelle, — et continua ainsi à monter lentement, tranquillement, dans un milieu

Croyez-moi. Faites la paix, toute la paix.

Dans mon journal — comme c'est mon droit et mon devoir — je critiquerai, au besoin, les actes publics quels qu'ils soient, mais toujours avec loyauté et grande franchise. Et jamais, non, non, jamais, je ne m'amuserai à faire des personnalités blessantes. Je discuterai une idée, une opinion, l'homme public. Et c'est tout.

Il n'y a que les lâches — comme les insulteurs de prêtres et de femmes — à attaquer courageusement ceux qui ne peuvent et ne doivent pas se défendre. Dieu merci, je ne suis pas de ceux là !

Prêcher de la paix; je veux être aussi l'avocat des abandonnés et de tous les faibles. Qu'ils viennent vers moi. Qu'ils me fassent l'honneur de compter sur ma jeunesse et mon énergie. Et toujours et partout, je serai l'apôtre inlassable du droit et de la liberté.

Alphonse POIRIER-BOTTREAU

A NOS AMIS

A tous nos amis — et nous nous sommes déjà aperçus qu'ils sont nombreux dans ce pays,

A tous les braves gens ennemis des vexations et des lâches vengeances,

A tous ceux qui veulent sincèrement à St-Pierre, la paix, la tranquillité publique et le progrès dans le travail et la liberté.

Nous adressons vivement le conseil de concéder, à tout moment, pendant la période troublée que nous traversons, tout leur calme et tout leur sang-froid, de se méfier des embûches qui leur sont tendues, des provocations qui leur sont faites, des calomnies qui sont déversées sur eux... et de garder leur pleine et entière confiance dans leur bon droit.

La cause que nous défendons, dans ce journal, est juste.

Elle sera celle de toutes les consciences honnêtes et de tous les esprits droits.

Elle triomphera !

LA RÉDACTION.

Les ouvriers qui voudraient prendre part aux travaux de la construction de l'Eglise sont priés de se faire inscrire, dès maintenant, chez M. OZON, président de la Fabrique.

L'entrepreneur demande, pour commencer une centaine de travailleurs.

NOTRE FEUILLETON

Amour Sauvage

Avant de quitter Paris. Mr. Alphonse Poirier-Bottreau, de la presse parisienne, a passé au nom de « La Vigie » un traité avec la « Société des gens de Lettres ».

Ce traité nous autorise à reproduire ici, en feuilleton, les ouvrages de tous les auteurs en vogue, de tous les écrivains et romanciers célèbres faisant partie de cette Société. Nous avons choisi :

Amour Sauvage

d'abord, parce que la lecture de ce roman, vraiment romanesque, est une grande et bonne leçon de moralité sociale; et puis aussi, parce que l'auteur d'

Amour Sauvage

M. X. Brau de St-Pol Lias montra toujours par devers notre jeune Directeur, malgré des idées politiques presque essentiellement opposées, beaucoup de délicatesse souriante et d'affectueuse sympathie.

Et nous sommes heureux de profiter de cette occasion pour apprendre à nos lecteurs que M. X. B. de St-Pol Lias vient de fonder à Paris - 21, rue Richelieu - une importante revue mensuelle ayant pour titre « Le Parti Français ». Cette revue qui atteint déjà un nombreux tirage, se propose de défendre, contre l'influence et le capitalisme étrangers, nos intérêts de patriotes et notre idéal toujours généreux et toujours magnifique de bons Français.

Notre Echo de la Mode.

Une de nos délicieuses camarades de la presse parisienne, Mlle Méliane — qui collabore à plusieurs grands journaux de MODES — nous adressera, tous les quinze jours, des articles spécialement écrits pour « La Vigie ».

Et les élégantes St-Pierraises trouveront, dans cette chronique féminine et mondaine, de bons renseignements et d'utiles conseils.

UN PEU DE LOGIQUE.

La dissolution du Conseil Municipal s'imposait. Les habitants de St-Pierre veulent une église et ils la veulent le plus tôt possible. C'est un fait. Et certains édiles — pour ne pas dire tous — qui se prétendent catholiques, s. v. p., et ne manquent pas une messe chantée ni un salut solennel, faisaient tout leur possible pour empêcher la reconstruction de cette église tant désirée.

Le Conseil Municipal n'exprimait donc plus, d'aucune façon, ni la manière de voir ni l'opinion de ses électeurs.

Conclusion. Il n'avait plus sa raison d'être. Et M. le Gouverneur, en décrétant la dissolution de ce Conseil Municipal anti-populaire, prenait le moyen — le seul après tout — de connaître formellement, par des élections nouvelles, les vœux de toute la population.

Alph. P.-B.

DEUX DATES.

Le 3 avril, tous les Sain-Pierrais pourront librement voter.

Mais si les élections avaient eu lieu le 30 avril — comme certains meneurs le demandaient — les marins, partis sur le Banc à ce moment là, n'auraient pas pu prendre part au scrutin. Et pourtant, ils sont électeurs, les marins ! Et ils ont le droit de voter, j'imagine.

Alors pourquoi vouloir les empêcher de manifester — comme tout citoyen libre — leur opinion et leurs désirs ?

Nous serions heureux d'avoir une réponse à ce point d'interrogation.

MOT DE COMBAT

Le journal, par le temps qui court, c'est la grosse artillerie de la pensée, la seule qui porte loin, qui exerce des ravages au milieu des rangs ennemis et décide du résultat des batailles électorales.

Paul de Cassagnac

qui expliquait bien sa conformation spéciale et où il évoluait avec l'aisance d'un quadrupède qui marche sur la terre ferme, d'un poisson qui se meut dans l'eau.

Il montait...

Et les branches continuaient à s'étendre au-dessus de sa tête, et les troncs énormes auxquels elles étaient nouées, entrecroisés autour de lui, dans l'aube encore sombre, continuaient à monter aussi.

Parfois, il s'arrêtait un moment, prêtant l'oreille, au milieu de ces ramures qui s'entre-croisaient de tous côtés, en haut et en bas, en largeur et en profondeur... Puis il reprenait son ascension.

Enfin, les tiges s'amincirent. Les branches devinrent plus faibles ployèrent sous son corps lourd. La feuillée s'éclaircit, laissant bientôt pénétrer dans les couches supérieures la clarté du ciel qui blanchissait à l'Orient.

Il se rapprocha du tronc qui restait le plus gros encore, le grand arbre où il avait passé la nuit, son arbre sans doute, un toualang majestueux, et il en escalada la cime, mettant en fuite un vol de perches qui se sauvèrent effarées, bruyantes, révélant les premiers échos de la forêt.

De là, tenant embrassés les rameaux droits du faite, auxquels le poids de son corps imprimait de légers balancements, il parut contempler son domaine.

Sa vue planait, de tous côtés, sur un océan de verdure, comme un toit de feuillage sans fin, qui couvrait la terre, s'étendant sur de vastes plateaux, descendant dans des ravins, escaladant des coteaux et des montagnes, suivant toutes les ondulations du sol jusqu'à l'horizon, aussi loin qu'il pouvait voir...

De larges échancrements montraient vers le N-E. l'embouchure de la rivière de Bédagou, et plus loin, vers le Nord, celles de Serdang et de Déli. — De

ce côté, une bande de renards-volants revenaient de la plage dans la forêt où ils allaient s'accrocher pour y attendre la nuit suivante

Le jour grandissait. Le soleil émergea bientôt sur le Détroit de Malacca, de la ligne unie de la mer; que l'horizon des bois dentelait, pour les yeux perçants de l'Orang, d'une frange de légères silhouettes verdoyantes, et ses rayons vinrent mettre en pleine lumière, dans un relief saisissant, les jeunes pousses, aux feuilles tendres, transparentes, des diverses essences qu'il distinguait maintenant et reconnaissait autom de lui, sachant quel bois est franc et solide, quel autre flexible ou cassant; les morbao, les kayou boua, les badjou-bessi, les kayou-batou, les toualang, les grands queutty

Dans le lointain, toutes ces essences se confondaient en une couche unie, d'un vert foncé, que l'on eût prise pour la surface même du sol, bien qu'elle planât au-dessus, à la hauteur d'une aire d'aigle.

Vers le Sud s'étendait le pays battak de Morbo, Toual et Rambounn. Au delà on voyait se dresser le mont Gadj-Gadj (la montagne des Eléphants) qu'une bande de nuées blanche coupait sur une ligne horizontale, au dessus de la forêt. Le sommet semble détaché de la terre et comme suspendu dans le ciel; — et plus loin du côté de Siboga, sur la grande chaîne qui traverse Sumatra dans toute sa longueur, le Dsaout et le Mertimbang; et plus loin encore, à peine visible malgré ses 3.000 mètres d'altitude, l'Ophir, dans le pays des Maugdelings. — Il n'avait cure de leurs noms, mais il les connaissait bien ces monts, le vieux solitaire, que son humeur voyageuse avait parfois mené jusqu'à leur pied, là où s'arrête la succession des hautes frondaisons, mais que son amour du pays natal et de son arbre ramenait toujours au point de départ.

Il savait qu'en évoluant vers l'Ouest, d'un lever de soleil à l'autre, il apercevrait, d'un observatoire

pareil à celui où il était perché, la nappe brillante de la mer intérieure, que les Battaks appellent le lac Teba.

Mais tels n'étaient pas sans doute ses projets de la journée.

Il avait poussé un «hou!» de plaisir vers l'Œil-du-jour (Mata-Ari), comme disent les Malais, dont les rayons déjà chauds l'enveloppaient, et il secouait voluptueusement sa fourrure fauve, fumante, que la rosée de la nuit avait trompée pendant son ascension à travers les feuillages touffus.

Une buée légère commençait à planer sur la forêt humide. De lourdes vapeurs montaient des côtes basses, tout le long du détroit; un brouillard rouge s'enlevait, en lambeaux transparents, du flanc des montagnes, voilant les sommets d'une lueur de feu... Sumatra recommençait une de ses journées éternellement chaudes; l'île équatoriale fumait déjà partout ses pores, comme une chaudière sous pression.

L'Orang-outang reprit en sens contraire le chemin qu'il avait suivi, plongeant dans le gouffre vert, s'enfonçant dans les ramures. Et bientôt, après avoir redescendu les nombreux étages feuillés, il se retrouvait suspendu, les bras en V, dans l'attitude où nous l'avons surpris et qu'il affectionnait, à la même branche qu'il avait quittée aux premières lueurs de l'aube.

Son regard, cette fois, se dirigeait en bas, au dessous de lui, dans des profondeurs qui auraient donné le vertige à un acrobate moins bien trempé.

Quoiqu'il fut descendu, en effet, à l'une des plus basses branches du grand arbre, la distance qui le séparait du sol était autrement grande encore que celle qu'il avait dû franchir pour monter à la cime.

à suivre

LE PRIX D'UNE GIFFLE.

Brrr! Brrr! Il fait froid, bien froid cet hiver. Mais je n'en ai jamais ressenti autant qu'en sortant vendredi dernier de l'audience.

Oh! c'est qu'il y avait de quoi avoir froid jusque dans la moelle des os! N'a-t-on pas en effet, ici un magistrat terrible! Il paraît que quoiqu'étant bon musicien, il n'aime pas — mais pas du tout — la musique des giffles! Et il distribue des mois de prison en veux-tu, en voilà.

Deux mois de prison pour deux giffles, une par giffle! Ah! c'est là de la bonne arithmétique! Il n'y a rien à dire!

Il ya aussi, il est vrai, 100 francs d'amende, 150 francs de dommages-intérêts. Que voulez-vous? il fallait bien que le gros morceau fut agrémenté de hors-d'œuvres de prix.

Un conseil qu'on pourrait donner à un ami par ces temps de crise et de misère, c'est de se faire giffler une ou deux fois par semaine, oh! pas plus et je vous garantis qu'il n'aurait pas besoin d'émigrer à « Anticosti ». Dame *Thémis* le fera bien vivre à elle seule, au taux ou l'on paie aujourd'hui les giffles.

Et puis, ce même magistrat doit trouver également qu'il est bien gaulois, bien français de se faire giffler.

Il est bien fini le temps des chevaliers de la Table ronde

Lustucru

Société des Marins

Le dimanche soir 5 février, Hôtel Joinville, la Société des Marins, présidée par M. Rochard, donnait une représentation au profit de sa caisse de secours. La Salle artistement décorée offrait un coup d'œil charmant: nombreux et joyeux spectateurs, fraîches toilettes, délicieux minois. Le programme de chansonnettes gaies et humoristiques, fut exécuté avec brio, par des jeunes gens de bonne volonté, qui voulurent bien prêter leur concours.

La comédie « *Les Terreurs de Guibollard* », le tirage de la tombola et aussi les violonistes obtinrent tout le succès mérité.

Et je me souviens, pendant le bercement d'une valse légère, je me suis mis à songer à ce qu'est la Société des Marins: c'est le bon camarade qui tend la main, l'avoue secourue, du pain et des vêtements aux petits enfants, des remèdes pour les malades. Simplement, avec le plus de discrétion possible, sans distinction de parti, elle apporte aux affligés des consolations et de l'espoir.

Donc joyeuse et très bonne soirée de famille, qui laissera longtemps à tous ceux qui y ont assisté, le plus reconfortant et le meilleur souvenir.

Courage, mes amis les marins! Votre œuvre est grande! Ayez confiance! Nous sommes là pour vous donner notre aide et notre sincère amitié.

NITA.

— Dimanche dernier 5 mars, au Café du Midi, la Société des Marins a donné une nouvelle représentation avec le même entrain et le même succès.

N.

ŒUVRE DE JEUNESSE ST-PIERRAISE

Le Mardi-gras, à 2 heures, a été donnée une séance récréative pour les enfants du Patronage avec le dévoué concours des jeunes gens du futur cercle Acadien.

Bien avant l'heure fixée, la salle était archicomble. Plus de 300 garçons avaient envahi le local malheureusement trop étroit. C'est devant ce petit public si intéressant et si animé qu'à la levée du rideau, apparaissent de jeunes artistes dont le talent de violonistes est bruyamment apprécié. *Le Chœur des Oiseaux*, par ses ravissantes mélodies, charme les oreilles de toute l'assistance. Tour à tour, le rouge-gorge, le rossignol et la fauvette nous font entendre leur joyeux couplet. Quel mimique et quel naturel dans les cloches de mon oncle Alphonse!

L'apparition sur la scène du sympathique M. Albert OZON provoque l'hilarité générale. Ce n'est certes pas lui qui fera mentir le proverbe « *Bis repetita placent* » qui convient, du reste, si bien à M. STARCK, le fin comique dont l'éloge n'est plus à faire. Inutile de dire quel succès ont remporté ces Messieurs qui ont dû se dérober aux rappels enthousiastes de leur jeune auditoire. M. Eugène LAFARGUE si goûté par les marins de l'œuvre de mer a bien voulu donner quelques morceaux de son riche répertoire. La réédition du « *Meurtre de Polichinelle* » par l'imperturbable Edouard JACCACHOURY, et de la romance « *Dans les Roses* » par le gracieux Joseph GUIOL nous ont apporté un dernier écho de la brillante soirée des marins. Avec sa petite voix angélique, Joseph BOURROULT nous a chanté le dévouement admirable que le Bon Dieu mettait aux cœurs des mères pour leurs enfants et chacun pensant à la sienne, se sentait venir les larmes aux yeux. Mais le temps passe vite au Patronage. Déjà il est 4 heures quand on annonce la pièce finale « *Les Brigands invisibles* ». Les acteurs y mirent vraiment toute leur bonne volonté et toute leur âme. Les rôles furent non seulement bien sus mais encore fort adroitement joués. Celui du garde-champêtre était dévolu à Eugène COSTE, celui du garde-chasse à André HILLARÉGUY. A tous deux nos félicitations. Fort bien aussi François ELOQUIN qui ne manque pas de hardiesse dans le rôle du peintre Gustave. Nos compliments encore à Ernest NOWLAND pour son interprétation du Juif Allemand et à tous les villa geois accourus au secours du pauvre aubergiste qu'on voulait assassiner et qu'ils réussissent à sauver.

Pierre CASSAMAYOR et Henri FARVACQUE méritent une mention très particulière. Ils ont su trouver les intonations justes qui convenaient au curieux et incorrigible domestique LARIGOT ainsi qu'à pauvre aubergiste MOUFFLON. d'essai, ils ont fait des coups de maître! Quand j'aurai dit que la mise en scène était fort coquette et soignée, que les costumes étaient sou-

ples mais bien appropriés, j'aurai rendu un compte rapide mais très exact de cette modeste séance dont l'auditoire sortit avec l'entière satisfaction de s'être pendant quelques heures franchement et moralement amusé.

Aussi, encore une fois, toutes nos félicitations et tous nos remerciements aux artistes sans oublier M. Georges DESCHAMPS qui a fait preuve de très bon goût dans le choix des morceaux et d'un dévouement absolu dans la formation et la direction des plus jeunes. Par leur présence, les dames patronnesses ont donné une preuve nouvelle de l'intérêt toujours croissant qu'elles portent à une œuvre qui est appelée à faire tant de bien aux enfants du pays, chez lesquels on trouve tant de ressources artistiques et qui, à eux seuls, sans avoir recours à aucun élément étranger, peuvent, avec le temps et la patience, donner des résultats merveilleux.

L'abbé BRACQ.

CARNAVALS DU RINK

Trois fois cet hiver le Rink a été en fête. Au premier carnaval qui eut lieu le 18 février nous avons admiré nos gentilles patineuses, gracieuses et légères glissant sur la glace... Costumes de bon goût, dominos de toutes nuances, ensemble harmonieux de couleurs charmantes...

Le jeudi 2 mars, deuxième carnaval, beaucoup de travestissement nouveaux, gracieux comme les précédents. Quinze jeunes gens correctement vêtus en nègres, firent l'enterrement de l'ex-conseil municipal à la grande joie débordante, presque tapageuse, de toute l'assistance. Une chapelle de Saint-Urbain, d'où partaient les glas de circonstance, fut un des clous de cette très joyeuse soirée.

Enfin, lundi-gras, troisième et dernier carnaval qui eut tout autant de succès que les deux premiers.

L'année prochaine, Mesdames et Mesdemoiselles nous reviendrons vous admirer de nouveau dans vos gentils costumes; mais en attendant, laissez le bon soleil faire fondre la glace et la neige.

NITA.

Les Quarante Heures

Durant ces trois jours des « quarante heures », la catholique population de Saint-Pierre a défilé devant Celui qui commande à la mer et aux vents. L'ostensoir, nouvellement arrivé de France, resplendissait au milieu des lumières et des fleurs, disposées avec goût sur le modeste autel de bois, le seul sur lequel peut s'offrir le Saint-Sacrifice depuis le terrible incendie.

Pour la bénédiction du soir, la foule se pressait nombreuse dans le local trop exigü qui sert d'église provisoire. Cependant c'est au milieu du plus profond recueillement que le chœur si suave des jeunes filles a pu se faire entendre.

NOUVELLES MARITIMES

Vendredi 10 mars. Par Téléphone. La goélette *Pleroma*, (capitaine John,) allant de Rose Blanche à Halifax, avec 800 quinteaux de morues sèches et 40 barils de hareng, a relaché à St-Pierre. Son capitaine rapporte qu'il y a bonne apparence de morue avec l'encornet salé.

**

Vendredi 10 mars. Par téléphone. La goélette anglaise *Peerlers* (capitaine Linck de Lunembourg) allant de la baie de Fortune à Halifax, avec 300 barils de hareng, vient de mouiller en notre rade. Son capitaine déclare avoir coulé, par abordage, en louvoyant dans les glaces à 27 milles de Saint-Pierre, la goélette *Gladys B. Smith* du même port. Le cuisinier s'est noyé. Comme avarie, le navire fait beaucoup d'eau et son beaupré est cassé. D'autres détails manquent.

**

Samedi 11 mars. Par téléphone. Le trois-mâts *Joséphine* (capitaine Jamet, armateur Mme. Vve. Laisney), parti de Port-de-Bouc le 19 décembre

LES PROPOS DU DOCTEUR

Notre ami M. Louis Desquiers, interne des hôpitaux de Paris, publiera tous les mois, dans les colonnes de « *La Vigie* » des articles médicaux. Il traitera particulièrement, nous a-t-il dit, cette intéressante question:

L'hygiène chez les marins
et dans les pays froids.

M. L. Desquiers est un jeune médecin de la nouvelle école. Par des travaux de clinique présentés devant la Faculté de Paris, il s'est attiré la bienveillante sympathie de ses nombreux professeurs et les félicitations de tous ses jeunes confrères.

CHRONIQUE LOCALE

Nous apprenons avec un très grand plaisir que Mgr. Légasse qui avait déjà, durant tout l'hiver, fait donner du pain et des vêtements aux pauvres de Saint-Pierre, vient de câbler l'ordre de distribuer, le plus tôt possible, la somme de mille francs à tous les malheureux et en particulier aux veuves et aux orphelins.

**

Départ du « *Pro-Patria* » — Lundi matin à 8 heures le *Pro-Patria* quittait notre rade, faisant route pour Halifax. Parmi les passagers, on nous a signalé Mr. et Mme Abadie-Bayro et Mr. et Mme Jard.

Mr. le docteur Abadie habitait les îles St-Pierre-Miquelon depuis trois années. Par sa simplicité toujours affable, il s'était acquis la sympathie et l'estime de toute la population.

M. Jard, pharmacien de l'hôpital militaire s'en va également avec la sympathie des St-Pierrais. On sait qu'il a reçu, du ministre des colonies, une lettre de satisfaction. Tous nos compliments. — Pendant de séjour à St-Pierre, après de nombreuses recherches scientifiques, Mr. Jard a pu classer le ver rongeur qui détruit, dès le commencement des beaux jours, les jeunes plantes de nos jardins. Il se propose de faire paraître, à ce sujet, un petit opuscule. Mr. le pharmacien Jard doit aussi, vers mai ou juin, publier dans les colonnes de « *La Vigie* » une intéressante étude sur ce ver rongeur et sur les moyens d'empêcher sa propagation et ses ravages.

dernier pour notre port, n'est pas encore arrivé. On est inquiet sur le sort de ce navire, sans toutefois perdre tout espoir.

Les armements commencent de commencer à St-Pierre. Voici les noms des Goëlettes qui ont passé la revue.

Manche	patron	Lesénéchal
Annie	—	Constantin
Vigilant	—	Levasseur
Madeleine	—	Leflem
Iquelonnaise	—	Hiriart

Mgr. LÉGASSE et la Presse Parisienne

Pour la vaillante et très française population de Saint-Pierre et Miquelon, pour les pêcheurs de ces îles perdues dans les brouillards, au milieu de l'Océan... l'Église, c'est le baptême, c'est la première communion, c'est le mariage, c'est à la mort, le dernier adieu... En ces murs bénits se résument tous les événements importants de la vie, et lorsque dans un incendie épouvantable, ils viennent à disparaître, il semble à ces braves marins que leurs chers souvenirs disparaissent avec eux...

Aussi, Mgr Légasse préfet apostolique des îles Saint-Pierre et Miquelon, venu en Europe pour obtenir l'argent nécessaire à la reconstruction de l'Église incendiée, a-t-il rencontré les plus chauds concours : Sa Sainteté Léon XIII, Sa Sainteté Pie X lui ont fait tenir des subsides plus importants que le Saint-Siège n'en accorde d'habitude, le cardinal archevêque de Paris ainsi que tous les évêques français ont signalé cette détresse à la charité de leurs diocésains. La presse s'est émue : Pierre-Loti, François Coppée, Ferdinand Brunetière de l'Académie Française, Gyp, Marie Laparcerie, Jean de Bonnefon, Gaston Mery ont écrit, dans le même but, des articles éloquentes et chaleureux : « Le Temps », « Le Journal », « Le Figaro », « Le Gaulois », « La Libre Parole », « Le Gil Blas », « Le New-York Herald » (édition française) et, en général tous les journaux de Paris ont plaidé, sans distinction de parti politique, devant leurs millions de lecteurs, la cause du vicar apostolique de St-Pierre et Miquelon.

Aujourd'hui, l'œuvre de Mgr Légasse est presque terminée et elle a trouvé, là-bas, dans notre grande France toujours généreuse, les capitaux nécessaires pour rendre aux Saint-Pierrais le clocher qu'ils pleurent.

Jean de Bonnefon, l'un de mes plus éminents confrères de la presse parisienne, écrit, à ce sujet, dans « Le Journal » un article sensationnel. « La Vigie » est heureuse de le reproduire ici.

UNE COLONIE INCONNUE

Une colonie sans indigènes
Les pêcheurs de Terre-Neuve. — La question du French-Shore. — Bretons, Basques et Normands privés d'Église.

En ce moment, un homme va à travers Paris, chez les riches, chez ceux qui donnent et chez ceux qui refusent. Il va aussi dans les journaux, millionnaires du bruit, et, timidement, il demande beaucoup de réclame, non pour lui, car il aime le silence et se hâte vers l'ombre de sa retraite, mais pour la colonie dont il est le chef religieux.

Cette colonie est la plus française de nos possessions : la moins connue aussi. Elle est le magnifique débris de notre domination dans l'Amérique du Nord. Les trois îles qui la composent semblent trois pierres hautes et un peu froides détachées du collier magnifique de nos côtes bretonnes et portées là-bas par quelque tempête d'avant l'histoire.

Saint-Pierre, Miquelon, l'Île-aux-Chiens, objets d'appétit et d'envie pour l'Angleterre, objets d'oubli pour la France, qui faillit il y a quelques années, céder ces trois rochers contre d'autres possessions ! Voilà les noms du pays où la souffrance est venue à la même heure que sur la côte jumelle, au même instant que dans la Bretagne.

La ressemblance entre les deux paysages, entre les deux douleurs, est singulière et frappante : même ciel gris et pluvieux, qui est en harmonie avec les visages en larmes des familles où, toujours, l'on pleure un mort récent pris par la mer, même lu-

mière mélancolique pour éclairer la falaise qui baigne ses pieds de granit dans des eaux en révolte. Le paysage des terres n'est égayé par aucun arbre, et les ruisseaux qui se tordent comme des anguilles bleues pour aller se perdre dans l'Océan ne donnent à ce rocher que le printanier sourire de rares prairies.

Quelques semaines d'été passent vite, dans le silence et le vide des maisons basses. Car, aux beaux jours, tout le monde prend la mer pour la pêche à la côte ou au banc de Terre-Neuve. Mais tous ne reviennent pas : en parcourant les maisons de bois semées dans les plis de la côte, vous trouverez dans chacune un deuil récent. Et les vieilles femmes n'ont même pas la ressource d'aller pleurer sur la tombe de leur gars. La mer ne rend pas les morts, et le cimetière des trois îles, c'est la mouvante immensité qui, chaque nuit, étend ses vagues en un linceul énorme secoué par le vent.

Quels sont, demanderez-vous, les indigènes qui vivent dans ce paysage désolé ? D'indigène il n'y en a pas. Tous ceux qui sont à Saint-Pierre viennent de France, qui de Bretagne, qui du pays basque, qui de Normandie. Ces familles de pêcheurs hardis se campent courageusement auprès de la barque qui les mène, et les foyers se construisent pour un ou deux siècles, mais avec l'espoir — toujours — du retour à la grande patrie.

Pour ces hommes, voisins éternels de la mort, entre le flot du ciel et celui de l'Océan, l'Église n'est pas seulement le lieu de la foi et de prière : c'est l'image de la France ; c'est le coin où chacun vient se rapprocher des morts dont la dépouille est perdue.

Un incendie a détruit l'Église de Saint-Pierre avec tout le quartier qui l'entourait, et le vicaire apostolique qui quête à Paris pour la construction de l'édifice nouveau mérite d'être applaudi, encouragé, aidé. Car, sans Église, les colons n'auraient plus le courage de rester là-bas, en ce coin douloureux, mais utile aux stratégies de la France. Les trois îles ont dix mille habitants, tous de race blanche, presque tous Français, si l'on excepte quelques Anglaises, d'origine irlandaise, qui viennent comme servantes, mais se marient à des pêcheurs dont elles prennent bientôt le parler et la nation.

La population flottante est de 12.000 hommes qui arrivent en avril et repartent en octobre. Chaque année, quelques-uns restent et se fixent pour la saison d'hiver.

Ces hommes, ces femmes, ces petits êtres nés là sont exposés aux sinistres de la mer qui emportent les barques, aux cyclones qui emportent les maisons, aux fièvres qui rongent les plus forts, aux rhumatismes qui tordent les membres les plus droits. Que ces gens aient tort ou raison de croire, le lieu n'est pas, ici, d'en discuter. Ce qui est, c'est la certitude de leur croyance, où ils puisent la force de vivre et de voir mourir ceux qu'ils aiment.

L'Église de Saint-Pierre était leur luxe. Trois générations l'avaient construite et embellie. Une nuit l'a emportée dans un tourbillon de flammes. A la métropole de rendre ce refuge aux frères lointains ! Les mains qui ont donné le pain aux pêcheurs bretons sauront donner le morceau de rêve et d'idéal, qu'ils ont perdu aux Bretons plus douloureux des îles américaines.

Mais ces îles à demi-nues, ces pays de vent, de froidure et de tempête, en quoi servent-ils à la mère-patrie ? Ils sont précieux à plusieurs titres.

Saint-Pierre est une preuve agissante de l'énergie française — aux colonies. Si l'on considère la superficie de l'Île le nombre de ses habitants, mis en regard du chiffre de ses transactions et de la valeur des pêches, on trouve qu'il n'est pas, au monde, un territoire aussi exigu ni une population aussi faible qui donne une production et un trafic aussi important. Cette situation économique a deux causes : l'activité des colons, la situation géographique du port.

Le commerce général de cette roche représente cinquante millions par an.

La colonie arme en moyenne sept cent soixante bateaux par campagne de pêche à la morue. Douze mille marins vivent de ce labeur, et plus de cent mille personnes, sur la terre de France, trouvent leur gagne-pain dans le travail de préparation.

Il y a, au reste, deux sortes de pêche : la côtière et la pêche au French-Shore. La première est à la portée de tout marin qui possède cinq cents francs et qui arme un *doris* ou un *wary*, embarcations très légères à fond plat. Ces sortes de bateaux

partent le matin, vers trois heures, et rentrent au port après douze ou treize heures. Chacun prépare et sèche le poisson qu'il a pris. Le bénéfice varie entre quinze cents et deux mille cinq cents francs par armateur et par saison. Ce pêcheur-là ne sort qu'avec le beau temps et ne court pas grand risque. Il repose quelques heures au moins dans un lit et se nourrit de vivres frais.

Autre est l'existence du pêcheur banquier, ou pêcheur au *French-Shore*. Sous ce nom est comprise l'étendue des côtes de la grande île de Terre-Neuve, sur lesquelles nous exerçons un droit de pêche fixé par des conventions internationales.

Comme tous les concordats, celui de la morue est un objet de conflits. D'autant plus que le homard et le saumon sont aussi parties dans le débat.

Les Terre-Neuviens n'ont qu'un plan : annihiler nos droits, en rendant impossible la provision d'appâts vivants nécessaires à la pêche. Les efforts de nos marins ont, jusqu'ici, triomphé de tout, et, malgré la difficulté du déplacement, la distance de la colonie, la cherté du vivre, la pêche des *homarderies* françaises reste plus productive que celle des *homarderies* anglaises. Les saumons sont également nombreux au *French-Shore*. Ils sont mis en conserve dans des boîtes assez grandes pour conserver la forme du poisson.

Les hommes laborieux et courageux qui vont en ces régions luttent pour la France, au même titre que les soldats qui vont en d'autres colonies défendre la hampe du drapeau plantée en des sols mouvants.

Le métier de la mer nourrit son homme — tant qu'il ne le tue pas. Il ne l'enrichit jamais. Or, toutes les espérances et tous les souvenirs sont ensevelis sous les cendres de l'incendie qui dévora l'Église, seul luxe de ce peuple naïf et croyant.

Si tous ceux de la métropole qui veulent la liberté de ne pas croire aident les habitants de Saint-Pierre à redresser le monument de leur foi, l'œuvre ne sera pas longue. Mais Saint-Pierre est une île pauvre, une terre où les constructions sont coûteuses. Bois, brique, fer, tout doit être porté de France à grands frais. La saison où les ouvriers peuvent travailler est très courte.

Une salle vaste, aérée, sans luxe, qui coûterait cent mille francs sur le continent revient, là-bas, à cinq cent mille francs.

Et les habitants espèrent que leur chef religieux, parti avec le courage des belles espérances, reviendra chargé de cet or. Les regards de tous sont déjà tournés vers la côte. Ce sera une belle œuvre pour les sceptiques de la métropole que de rendre leur oratoire à ceux dont ils ne partagent pas les croyances.

La charité est de donner à chacun ce dont il a besoin. Les Bretons, les Basques, les Normands de là-bas ont besoin d'un autel. Qu'une nuit de bal de Paris le leur donne !

Jean de BONNEFON.

M. Jean de Bonnefon écrivait cet article à la date du 18 juillet 1903. Dans ce temps là c'était le calme et la paix ; les dernières mauvaises campagnes de pêche n'avaient pas encore appauvri la population ouvrière et maritime de St-Pierre.

Et franchement, je vous avoue ma surprise, toute ma surprise. Alors que Mgr. Légasse, trouvait, dans toute la grande Presse parisienne, aide, protection et encouragement pour la reconstruction de votre église, l'église des Terr' Neuvas, comme on dit en France, il ne rencontrait ici que difficultés, menaces et calomnies. Et ceux-là, les insulteurs, ceux-là qui attaquent lâchement un prêtre, par ce qu'ils le savent sans défense et ne pouvant pas, à cause de son caractère sacerdotal, tenir une épée... tous ceux-là se disent catholiques et osent aller à la messe ;

Quels blagueurs !

Ou plutôt, quels hypocrites !

Ou peut-être, hélas ! quels imbéciles ! incapables d'une conviction sérieuse, basée sur un raisonnement solide, incapables aussi de soutenir une politique quelconque, sans y mêler les racontars, les inventions et tous les mille potins de concierge.

Alph. P.-B.

Imp. de « La Vigie »

Gérant A. P.-Bottreau